

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous sommes arrivés à l'une des époques de l'année où les MODISTES de province et de l'étranger viennent à Paris prendre le courant de la mode, voir la nouveauté et choisir des modèles. Les modistes parisiennes, qui s'y attendent naturellement, s'arrangent en conséquence, et voilà pourquoi nous voyons tant de chapeaux de paille depuis quelque temps. Beaucoup d'entre eux ont des fonds mous en faille, foulard ou gaze, formant bavolet. Inutile d'ajouter que les brides sont en ruban assorti.

Toujours une profusion de fleurs sur les chapeaux, et parmi celles-ci, les préférées du jour sont les boules de neige, les violettes blanches, les giroflées, les primevères. On les dispose en guirlande, en fond de chapeau, en touffes, en bandeau, en cache-peigne. Mais en voici une nouvelle application que nous recommandons à nos lectrices : supposons une délicate guirlande de pâquerettes des prés et de brins d'herbes très-variées ; cette guirlande se pose sur le pied d'une dentelle crème, préalablement cousue à une bande de faille, et voilà la plus charmante mentonnière qu'on puisse désirer ; son point de départ est pris dans un cache-peigne de fleurs semblables, ou dans le bavolet. L'idée nous a paru assez heureuse pour l'indiquer à nos lectrices, qui pourront l'appliquer à de mignonnes fleurs des champs, à de gentils boutons de rose, à du muguet, des violettes, des boutons d'or, etc. La dentelle noire s'emploiera aussi coquettement que la blanche ; ajoutons, à ce propos, que la blonde de soie remplace absolument la dentelle lama devenue commune.

Vous a-t-on dit que le ruban de gaze est le favori de la mode actuelle ? Certainement non, puisque nous-même nous ne le savons que d'aujourd'hui. Ce nouveau ruban est une gaze exceptionnelle, brochée de gros cordons soyeux, lui donnant un caractère d'une élégance toute particulière. Il existe en toutes couleurs, mais nous accordons toutes nos préférences au rouge cardinal, au blanc d'ivoire, et au bleu électrique. Ce gracieux

ruban de gaze formera, avec les fleurs qu'on lui adjoindra, une charmante garniture de chapeau de paille.

Une LINGÈRE émérite doit s'appliquer, aujourd'hui, à varier infiniment ces deux gentils vêtements qu'on nomme « saut-de-lit »

et « matinée ». Celui-là, — son nom l'indique suffisamment — étant le premier vêtement qu'on endosse, n'exige aucune mise en scène de garnitures mirobolantes. Sa forme est ample et longue, l'étoffe est un piqué, un molleton ou une flanelle ; enfin, les ornements plats sont choisis de préférence. On ne se montre guère en « saut-de-lit ». La « matinée », au contraire, doit être fort élégante, ou bien on n'en met pas ; une jeune femme ainsi habillée peut fort bien recevoir et paraître au déjeuner. La « matinée » se fait, en ce moment, comme un paletot court et flottant, avec de larges manches ; tantôt elle est établie en organdi formant transparent, sur un doublure de taffetas souple, bleu, rose, etc., avec un coquillé de dentelle mélangé de rubans assortis ; cette garniture entoure le cou et les devants seulement ; le bord inférieur est souvent uni. Tantôt les « matinées » sont en foulard blanc, bleu, rose, noir, etc. ; dans ce cas, le jupon doit être de même étoffe, et la garniture, pour l'une et l'autre, consiste en plis-

sés de foulard coupés d'entre-deux de valenciennes et terminés par une dentelle analogue. Plusieurs rangs de ces plissés entourent le jupon, un seul encadre le paletot.

Nos lectrices trouveront peut-être que nous nous répétons à propos de ce qui précède et dont nous avons déjà parlé ; mais le genre actuel est, à ce sujet, tellement formel, qu'une femme élé-



P. N° 307. — COSTUMES D'ENFANTS.

gante ne saurait se passer de ces vêtements, qui figurent dans le moindre trousseau. Ils s'imposent donc malgré tout. Le peignoir et la robe de chambre sont par trop tombés dans le domaine public pour qu'on ne veuille pas autre chose. Il y a pourtant une certaine robe de chambre, relevée derrière par une ceinture et des boutons, qui ne manque pas d'élégance et pour cela est assez appréciée. Nous pouvons même en citer un joli modèle établi en popeline gris poussière. Elle est de forme princesse et flottante; des pattes de velours noir à bouts triangulaires, fixées à chaque extrémité par des boutons d'acier à mille facettes brillantes forment la garniture, laquelle est posée sur les devants, les poches, le bas des manches et derrière, pour chaque drapé. Ajoutons que ces boutons valent quinze francs pièce et qu'un beau jupon de velours noir à traîne complète le costume.

Le désir de donner à nos lectrices, au début de la saison, des indications précises et pratiques, nous a engagée à faire une visite générale dans les principaux ateliers de Paris. Il en est résulté pour nous la conviction que, de toutes les maisons du même ordre, celle de M^{me} DALTROPE-VORMUS (rue Vivienne, 14) se recommande particulièrement aux femmes raisonnables. Nos lectrices en jugeront par l'aperçu suivant des prix de robes, costumes et confections, fixés par cette habile couturière pour la saison prochaine.

Costume en lainage de fantaisie, sans garnitures : 120 fr.; avec garnitures : 150 fr. — Voici, parmi ces derniers, un charmant spécimen. L'étoffe est un gentil matelassé de laine bleu marine. Jupon à courte traîne, entouré de deux volants à plis plats, surmontés chacun d'un plissé formant tête. Polonaise très-longue, dont les bords sont garnis d'un *dépassant* de faille assortie. Le col montant, les plissés du parement des manches et de la poche sont en faille.

Nous signalerons également le prix de 180 fr. pour un genre de costume plus élégant, en ajoutant à l'appui un gracieux modèle qui comporte une tunique, une cuirasse et un petit vêtement additionnel. L'étoffe est un beau cachemire drapé, couleur cendre de cigare. La tunique est composée de largeurs coupées en pointes dans le bas, encadrées d'une garniture de velours noir et de soulaches d'acier et d'argent. Cette même garniture se répète au bas de la cuirasse, aux manches, aux poches et au bord du vêtement doublé de soie, qui complète cet ensemble.

Une magnifique toilette en faille et lampas crème mérite encore d'être indiquée, quoiqu'elle sorte un peu de la vie ordinaire. Jupe à traîne, terminée par un petit plissé. Long habit cuirasse tout rehaussé de blondes crème d'un effet splendide, avec poche amonnière, réunie et pendue à la taille par de belles cordelières de soie assortie. Le prix de ce beau costume (500 fr.) nous a paru vraiment modeste, vu la richesse du tout.

À côté de ces différents modèles, M^{me} Daltrophe-Vormus nous a montré plusieurs confections de demi-saison aux prix les plus avantageux : un élégant mantelet-visite, un paletot *l'Archiduc*, en beau cachemire garni de deux rangs de dentelle séparés par un galon à jour : 125 fr. Les mêmes vêtements en drap léger, grisaille ou autre, simplement ornés de franges assorties : 80 fr.

Nos lectrices nous sauront gré certainement de leur avoir fourni ces renseignements dont elles ne manqueront pas de faire leur profit.

MARY D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 307.

COSTUMES D'ENFANTS. — 1. Baby de trois ans. — Costume en drap léger bleu marine. Devant plat, dos à longue taille et petite jupe plissée. Un biais en cachemire écossais encadre le devant et suit l'ourlet dans le bas de la robe et sur le bord des manches. Ceinture en même étoffe écossaise, nouée

derrière. Lingerie ou broderie anglaise. — Chaussettes en tricot de nuances écossaises. — Calotte écossaise en drap gros bleu et houpette sur le sommet.

2. *Petite fille de sept à neuf ans.* — Robe princesse, en cachemire gris. — Plastron-tablier faisant saillie devant et boutonné derrière; tous les bords sont ornés d'un velours caroubier, ainsi que la poche de côté, le col et le parement des manches. — Lingerie plissée, à bords festonnés. Chapeau de paille anglaise, à passe relevée derrière, avec cache-peigne de ruban caroubier. Même ruban autour de la calotte et plume sur le dessus.

3. *Petite fille de cinq à sept ans.* — Robe de chambre, de forme princesse, en toile d'Oxford à mille raies. Volant plissé dans le bas, avec galon plat pour la tête. Un plissé à la vieille entoure le haut de la robe et le milieu devant; galon et plissé au bas de la manche.

G. N° 618.

1. Fichu de soirée, pour robe ouverte en châle, composé d'un large biais en faille crème à bords dentelés et festonnés, puis d'une écharpe en surah bleu électrique, drapée au milieu et terminée dans le bas par un nœud. L'intérieur est en dentelle légèrement ruchée.

2. Capote en faille bleu marine. — Fond mou formant bavolet; passe diadème toute coulissée. Touffe de plumes assorties sur le sommet; bandeau de feuillage de roses et roses sur le côté; barbes de dentelle crème partant du pied des plumes pour suivre la passe par derrière et former des mentonnières.

3. Chapeau de paille. — Fond plat, bavolet et passe renversée. Guirlande de fleurs des champs posée à cheval sur la calotte et se répandant par derrière; bandeau semblable dessous et barbes de tulle blanc.

4. Chapeau de paille à calotte pointue et bords plats. — Guirlande de primevères de toutes couleurs et large nœud de ruban paille à bouts flottants. Tour de tête en dentelle crème et touffe de primevères sur le côté.

5. Matinée en *baill* (gentil tissu anglais en coton), garnie de broderie anglaise posée au bord du col rabattu, sur les devants, derrière et au bord du parement.

6. Col et manchette mousquetaire en toile, à bords dentelés irrégulièrement, sous lesquels sort une bande de batiste plissée à bords de valenciennes.

DG. N° 620.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Paletot *Bettina*, en sicilienne noire, de forme demi-ajustée, à dos cintré et petits côtés, avec les bords inférieurs coupés en dents crénelées reposant sur deux volants de guipure de soie. Boutons boule, au crochet, posés trois par trois sur la ceinture du milieu du dos, garnissant chaque intérieur de dent et surmontant les creux. Dentelle semblable aux bas des manches, suivant la couture du coude, et boutons assortis. — Robe princesse en mohair gris, terminée derrière par un volant froncé, garni devant de deux volants surmontés de petits plis. — Chapeau de paille de riz, à passe formant bavolet, doublé de faille rose à bord dépassant. Bandeau d'azalées roses dessus; mêmes fleurs recouvrant le fond de la calotte et nœud de ruban rose sur le côté.

2. Mantelet «bonne femme», en cachemire noir, entouré d'un volant plat liséré de faille; biais de faille dans le haut du vêtement, avec une colerette de dentelle ruchée, fermée devant par un nœud de ruban. — Costume en barège tourterelle, jupon et polonaise, le tout garni de volants. — Capote de paille marron, patte relevée doublée de velours marron, avec bordure en galon d'argent; bandeau de coquelicots. Calotte formant bavolet, garnie dessus d'une plume marron retenue par un bouquet de coquelicots.

3. Même toilette que le n° 1, vue par devant, ce qui permet de mieux comprendre le joli paletot *Bettina*. Le devant, de forme flottante, se termine en bas par un écart; le milieu est garni d'un coquillé de guipures entremêlé de coques de ruban, lequel est encadré de deux rangées de trois boutons chacune. — Cravate en dentelle crème.



A. Levy, imp. r. des Mathurins, 69 Jules David

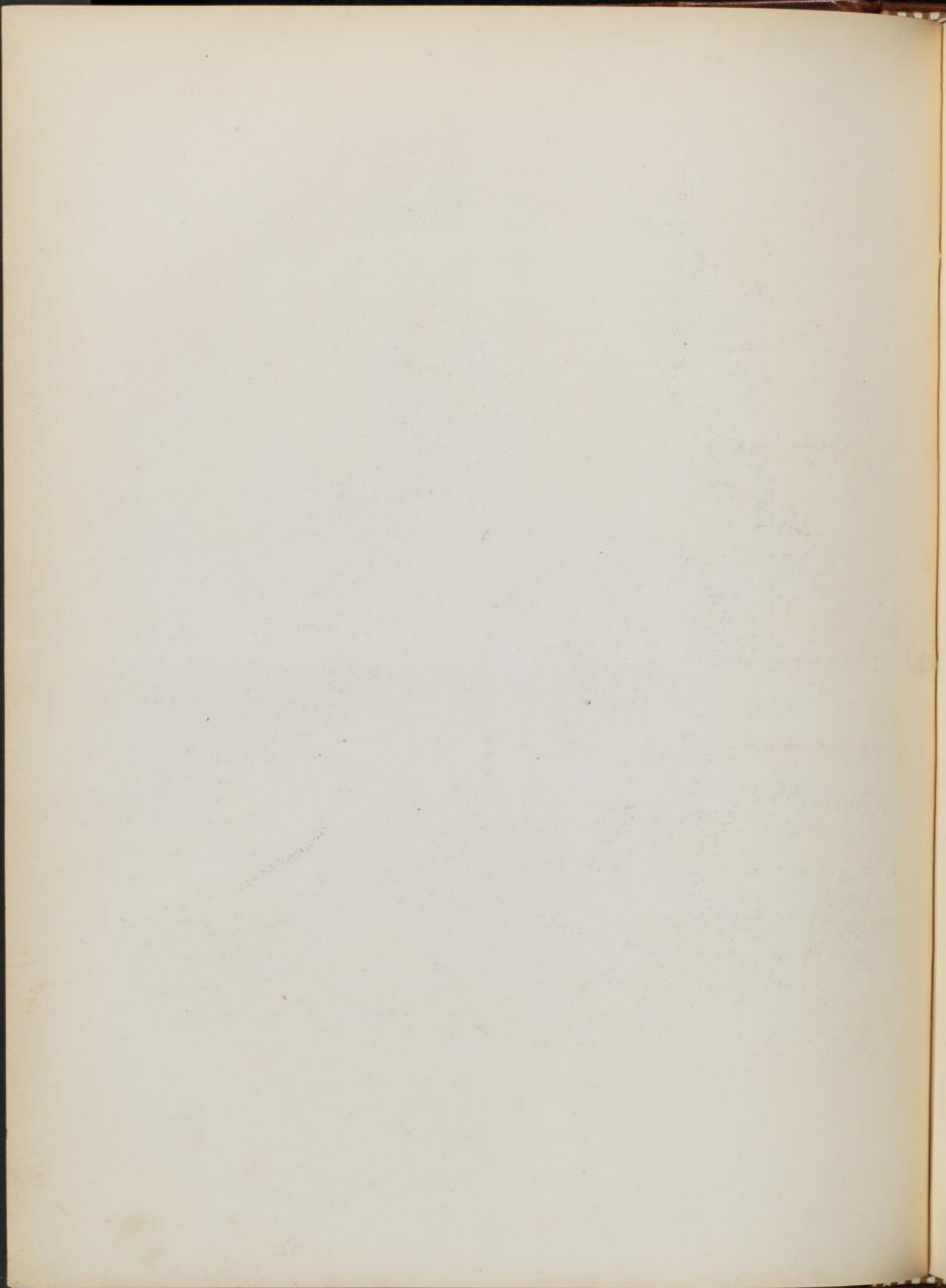
1312^c

Bonnard Ad. Goubaud & Fils Ed^{rs} Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Coiffures de M^{lle} M^{me} Bataillon, r. Chérise, 5. Rubans et Passementerie Ala Ville de Lyon
 Lingerie et Broderies de la M^{me} Gessat & Aubry, r. S. Honoré, 332. Corsets de P. de Plument, r. Vivienne, 33.
 Parfums d'Ed. Pnaud. B^{te} des Nations, 30. Eau Figaro de Viquier. B^{te} Bonne Nouvelle, 1.
 Machines à coudre de H Seeling. B^{te} Sebastopol, 70. et r. N^{me} des P^{tes} Champs, 97.



4. Fillette de quatorze ans. — Costume en cachemire gris à rayures algériennes multicolores. — Jupon demi-long, entouré d'un haut volant coupé en biais à tête coulissée, garni d'un biais de faille unie assortie et d'un plissé. — Tablier en biais également, garni de même, avec poche sur le côté, lacée et terminée par un nœud de ruban. Ce tablier est fixé derrière avec de longs pans ornés de même. — Longue cuirasse entourée de deux volants plissés et d'un biais de faille, lacée au milieu derrière par un ruban étroit qui se termine en bouts flottants. Même disposition aux manches et parement encadré de plissés. Chapeau de paille de riz, à passe ronde retournée et fond mou en foulard bleu. Bouton de roses et nœud de velours dessous; guirlande de mêmes fleurs autour du fond et nœud de velours derrière.

5 et 6. Même toilette, vue de face et de dos. — Paletot *Marie-Antoinette*, en faille noire, de forme ajustée. Le devant se ferme dans le haut par un grand col rabattu, garni d'un riche galon en passementerie et d'une dentelle noire. A partir du col, le paletot s'ouvre en carré pour se fermer de nouveau à la poitrine sous des brides de faille négligemment jetées et garnies de galons et de dentelles. Les devants forment des pans fuyants sur les côtés derrière, lesquels sont encadrés de galon et de dentelle. Cette garniture suit les bords inférieurs du vêtement par derrière et remonte sur les côtés depuis la ceinture du milieu avec de larges bouts de ruban à boucles tombantes. Le bas des manches est garni de même avec chou de dentelle et nœud de ruban sur le dessus. — Robe princesse en sicilienne crème, à traîne unie. — Lingerie en dentelle. — Capote de crin blanc, à fond mou formant bavolet en gaze de soie. Large nœud alsacien en velours marron sur le sommet. Tour de tête en tulle de soie et guirlande de feuillage bronzé. Barbes en dentelle crème se mettant à volonté.

7. Costume de baby de deux ans. — Robe de cachemire bleu pâle, rayée d'entre-deux de broderie anglaise; ceinture en ruban bleu, et broderie assortie au bord du corsage décolletée dans le bas. Chapeau mou, en cachemire bleu pâle doublé de soie blanche, tout ruché et coulissé, et garni de plumes blanches.

8. Costume de nourrice. — Robe et grande pèlerine en toile d'Oxford. — Tablier de nansouk blanc avec ourlet à jour. — Bonnet *auvergnat* en organdi et bandes ruchées, entouré d'un large ruban bleu formant un double nœud alsacien sur le dessus.

Description de la gravure coloriée n° 1312 C.

TOILETTES DE COURSES. — 1. Costume en faille gris perle et sicilienne de même couleur. — Jupon uni en faille, à traîne. — Polonaise en sicilienne, carrée devant, tombant à pans coupés dans le bas derrière, avec pouff soutenu par une draperie de velours. Les bords sont tous garnis de velours caroubier et de franges de soie. Double draperie plate, servant de poche (celle de dessus disposée en pointe), entourée de franges et garnie de velours. Plissés de faille dans le haut du corsage, et petit capuchon derrière, encadrant devant ce plissé au bas duquel il se ferme par un nœud de velours à pans frangés. Ce capuchon est garni de velours et de franges. — Lingerie en crêpe lisse festonné de soie. — Chapeau de feutre blanc, à passe de faille blanche. Grande plume assortie, fixée sur le côté par une écharpe en velours caroubier, nouée derrière, où elle retombe en bavolet. Tour de tête en blonde espagnole blanche coquillée; nœud de velours sur le côté et barbes mentonnières en même dentelle.

2. Costume en faille de couleur écreu foncé et garnitures en faille marron. — Jupon à traîne, entouré d'un volant à tête bordée, avec seconde tête formée de bandes alternant de nuances. — Tablier pointu et ouvert au milieu devant, entouré d'un petit volant dentelé et bordé que soutient un biais assorti au bord. Une échelle de bandes marron orne le devant et ferme le tablier. Poche sur le côté, garnie comme ce dernier. Par derrière, une tunique garnie comme le tablier est drapée sur celui-ci avec des nœuds et retombe ensuite sur la traîne. — Cuirasse ornée devant comme le tablier, avec échelle semblable. Les manches sont rayées de garnitures semblables aux autres. — Col-cravate de juge et sous-manche en blonde espagnole blanche. — Chapeau de velours épinglé assorti à la toilette, garni dessous d'une guirlande de clochettes bleues, et dessus d'une plume bleue fixée par des fleurs semblables.

Description de la gravure coloriée n° 1313 D.

Substituée à la gravure 1312 C, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

1. Fichu en dentelle crème, garni intérieurement de dentelles blanches et noires, et fermé devant par un large nœud.

2. Chapeau de paille grise, à passe très-petite; celle-ci est recouverte d'une blonde blanche posée à plat sur les côtés, ruchée au milieu devant. Large nœud alsacien, composé de coques de velours noir et de ruban rose, placé au sommet; un velours noir relie ce nœud, de chaque côté du chapeau, à un autre nœud assorti placé au bas de la calotte derrière.

3. Chapeau *Baby* en épingline bleu pâle. Fond mou et passe doublée de soie blanche ruchée tout autour. Plume marron posée à plat sur le sommet, s'échappant d'une rose placée sur le côté. Barbe mentonnière en blonde blanche coquillée légèrement derrière sur le bavolet.

4. Capote en gaze de soie écreu, doublée de surah léger assorti. Fond mou formant le bavolet par une coulisse qui se serre à volonté dessous, et bordure en faille bleue. Sur la passe devant, un diadème de myosotis se perdant sur le bavolet. Plume bleue en panache sur le sommet. Barbe écreu s'échappant des bords du bavolet pour faire les mentonnières.

5. Mantille de blonde espagnole noire, garnie dans le haut d'un nœud alsacien en faille lilas. Rose sur le côté; nœud et brides placés derrière.

6. Fichu formant gilet ouvert, en faille rose. Celui-ci est composé d'un plissé fixé au fichu par un biais au bord duquel se rattache une blonde blanche. Même dentelle légèrement soutenue dans l'intérieur du fichu.

Description de la figurine coloriée L. N° 77.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE VISITE. — Costume en faille cendre de cigare et fantaisie à rayures bleues. — Jupon à traîne unie, garni devant d'un plissé très-fin, puis d'un volant coulissé formant un bouillon. — Polonaise tout à fait plate, plus courte devant que derrière, terminée par une belle frange assortie aux deux couleurs. Une draperie de même étoffe orne le milieu et le côté où elle retombe en coquillant avec un long pan de faille; le tout est fixé par un nœud de ruban. Poche « bonne femme » sur le côté, garnie de franges et d'un nœud pour le bas. Un col de franges orne le haut du corsage. Manches de faille larges du bas, où elles sont garnies, sur le dessus et en fer à cheval, de coulissés avec nœud de ruban au milieu. — Lingerie en dentelle ruchée. — Chapeau genre *Watteau*, en épingline grise; la passe, relevée d'un côté, est doublée de faille bleue. Bandeau drapé en faille grise, et nœud sur le côté. Même ruban autour de la calotte, et plume amazone de même nuance fixée par des roses.

A NOS ABONNÉES

Nous appelons l'attention de nos lectrices sur les importantes modifications que nous sommes en train de réaliser, dans le but de rendre vraiment digne d'elles le journal qu'elles veulent bien honorer de leur patronage. La nécessité de remédier à certaines déficiences de tirage, ainsi qu'à des retards qui ne provenaient non plus de notre fait, nous a amenés à prendre une mesure radicale en ce qui concerne l'impression du journal; composé en caractères nouveaux, il ne laissera désormais, sous ce rapport, rien à désirer. Quant à la rédaction et aux illustrations, qui sont également l'objet de nos soins les plus attentifs, nos efforts tendront toujours, comme par le passé, à satisfaire complètement nos abonnées, et elles peuvent être certaines que nous n'épargnerons rien pour arriver à ce résultat.

Ad. G. ET FILS.

PLANCHE G. N° 618. — DESCRIPTION, PAGE 170.



NOUVEAUX MODÈLES DE CHAPEAUX ET LINGERIE

CHRONIQUE MONDAINE

Le calendrier a eu beau marquer des jours d'abstinence, les salons n'ont voulu rien entendre et ont continué à nous faire des nuits grasses. On a dansé à l'hôtel Heine, chez M. Jules Brabant, ancien député du Nord, et chez la comtesse Pilet-Will, dans le bel hôtel Louis XIII de la rue Moncey. C'est dans les salons de la comtesse qu'eut lieu naguère, à Paris, la première audition du *Requiem* de Rossini.

Si nous entreprenions la liste des *raouts* de la quinzaine, nous en pourrions remplir cette chronique tout entière. Bornons-nous à constater que ce qui a dominé, au point de vue mondain, les divertissements et réceptions du moment, c'est la récente célébration à Saint-Roch d'une union brillante entre toutes : le mariage de M^{lle} Louise Blanc avec le prince Constantin Radziwill.

Le nom de M. Blanc est connu de tout le monde financier, comme un des plus prestigieux de la France millionnaire. Les pauvres ne l'ignorent pas non plus, — ce qui est encore un titre meilleur, — car cette grande fortune se répand libéralement sur toutes les misères, toutes les souffrances qu'elle rencontre.

M^{lle} Louise Blanc n'a pas seulement les grâces extérieures qui attirent, elle possède les qualités sérieuses de l'esprit et du cœur qui retiennent. Elle portera très-brillamment et très-noblement le grand nom que lui apporte son mariage. Il n'en est guère de plus illustre en Europe, et la couronne princière des Radziwill va de pair avec celle des maisons souveraines.

Le prince Constantin Radziwill est le septième des huit enfants nés du mariage du prince Constantin-Nicolas Radziwill — mort en 1869 — avec la comtesse Adèle Karnicka. D'une tournure élégante, aimant passionnément les lettres, les arts, tout ce qui est le beau, le bien, c'est un des jeunes hommes les plus sympathiques de l'aristocratie du Nord.

A l'occasion de son mariage, le prince se fait naturaliser Français. Notre pays ne peut que s'enorgueillir de voir devenir française une branche de cette illustre race et fleurir avec elle toutes les traditions de grandeur, de bravoure, de loyauté qui caractérisent le nom des Radziwill.

Cette famille a toujours eu, d'ailleurs, des liens avec la France, et Paris en garde le témoignage par le curieux passage de la rue de Valois auquel est attaché son nom.

L'origine de ce passage est des plus originales.

C'était sous le Régent. Le prince Radziwill, à la suite de démêlés avec le roi de Pologne, était venu à Paris, prenant, pour y arriver plus vite, un moyen assez étrange. Il voyageait avec ses propres chevaux, une centaine au moins, et, ne voulant pas dormir sous le toit d'autrui, avait ordonné d'acheter autant de maisons qu'il y avait de relais.

A Paris, le prince se lia de grande amitié avec le Régent, qui ne pouvait se lasser de le voir absorber des quantités étonnantes de vins de Hongrie, en alternant, pour se reposer et se calmer, avec des rasades d'eau-de-vie. Chaque jour, le duc d'Orléans recevait le prince au Palais-Royal, et, lorsque le magnat tardait à venir, c'était message sur message. Ayant un jour à répondre au Régent, Radziwill appela un des Cosaques de sa suite pour qu'il portât sa lettre au Palais-Royal.

— Sais-tu, lui dit-il, où demeure le Régent ?

— Non, prince.

— Connais-tu le Palais-Royal ?

— Non, prince.

— Eh bien, tu t'informerás sur ton chemin : c'est tout près d'ici.

Le Cosaque revient triste ; il n'a pu trouver le Palais-Royal. Le prince le fait venir.

— Regarde par cette fenêtre : vois-tu cette grande maison ?

— Oui, prince.

— C'est là que demeure le Régent ; il est ici comme notre roi, comprends-tu ? Et c'est son palais. Fais vite.

Le Cosaque, dès qu'il sortait de la maison, perdait le Palais-Royal. Il revint, sans avoir trouvé le Régent, dans un tel état de désespoir, qu'il fit quelques préparatifs pour se pendre.

Le prince était de bonne humeur. Il fit venir son intendant et lui ordonna d'acheter ce qu'il fallait de maisons pour pratiquer un passage entre son hôtel et le Palais-Royal. Lorsque le passage fut terminé, le prince, raconte Herzen, s'écria radieux : « Maintenant, cet animal de Cosaque saura trouver au moins son chemin jusqu'au Palais-Royal ».

Parmi les attractions de ces derniers jours, il ne faut pas oublier la venue du soleil. Nous avons le printemps dans le ciel et le calendrier. Le fameux marronnier des Tuileries fleurit dans tous les journaux et les oiseaux font leur nid ailleurs que dans les romances de salon.

Ah ! le soleil, ce premier soleil du printemps, — qui rend fou, disent les bonnes gens, tant le corps est joyeux d'en être enveloppé, — qui en chantera jamais assez le charme et la poésie ?

Une pensée vague flotte dans le cerveau, elle a peine à se condenser, à se formuler ; elle est prête à retomber dans le néant... Voilà un rayon de soleil, et aussitôt l'expression vient, qui permet de saisir cette pensée flottante. Elle est fixée du coup, comme s'il s'agissait de photographie !

Le corps languit, énervé, sans ressort, accablé plutôt que réconforté du poids des vêtements. L'œil regarde indifféremment autour de lui où tout est gris, terne et effacé. Arrive le bienfaisant rayon, et soudain tout en vous et autour de vous s'anime et se transforme. Cet éclat, c'est la vie !.....

Paris tout entier a été à la joie de revoir ce soleil régénérateur, et la moitié de ce même Paris grippé, haletant, toussant, époumonné, en attend sa remise sur pied. Grâce à lui, M. Halanzier n'aura plus à craindre de faire relâche par suite de l'enrouement de ses *prime-donne*, et les courses d'Auteuil auront d'autre résultat que d'encourager les coryzas.

Elles étaient charmantes, l'autre dimanche, ces courses. Le bois avait pris un air de fête, qui prouvait que le loup n'y était plus. On pouvait pressentir déjà la sortie des fraîches toilettes et les manifestations de la mode dont le concours hippique va être le théâtre. Pourvu maintenant que la pluie ne vienne pas bouleverser tous ces beaux projets et qu'à la place de fêter le printemps, nous ne soyons pas obligés de fêter les manteaux et les pardessus.

C'est un temps si étrange que le nôtre. On n'y est pas plus sûr du lendemain au point de vue du baromètre et du thermomètre qu'à celui de la Bourse et de la politique.

Aimez-vous le *skating* ? on en fourre partout... Le succès obtenu par la tentative faite, cet hiver, au Cirque des Champs-Élysées, fait éclore sur les divers points de Paris des *skating-rinks* de tout genre. La jeunesse des écoles va avoir le sien sur le boulevard Saint-Michel, et c'est là une fondation excellente pour les milliers de jeunes gens amateurs de ce sport et qui en étaient privés sur la rive gauche de la Seine.

Tandis qu'on organise ce *skating* de la jeunesse, M. Franconi n'attend que l'émigration de sa troupe aux Champs-Élysées, pour installer au Cirque du boulevard du Temple un *skating* populaire qui développera, dans ce quartier, le goût d'un exercice salutaire et fortifiant, et le *skating* des Champs-Élysées se fait construire une installation, digne du public qui l'a adopté, auprès de l'Arc-de-Triomphe.

Le patinage règne sur toute la ligne. Nous vivons dans le siècle des glissades.

BACHAUMONT.



PLANCHE DG. N° 620. — TOILETTES DE PROMENADE
Modèles nouveaux de Mlle



ROMEN... CONFECTIONS NOUVELLES. — DESCRIPTION, PAGE 170.
...hine Koenig (rue Monsigny, 19).

LA MOURRE

(NOUVELLE. — FIN.)

— Comment ! tu triches, Leandro ! dit avec indignation Zaffirini.

— Je triche ! moi ? moi ? riposta Bertinazzi.

— Oui, toi !

— Tu en as menti.

— Fripon !

— Gredin !

Et les deux tendres amis, croisant les bras, se labourèrent simultanément le revers de la main gauche avec la pointe de leur couteau.

En voyant couler le sang de son camarade, Bertinazzi, honteux, en éprouva sans doute un vif remords, car il lui dit avec beaucoup de douceur :

— J'ai tort, Ercole, c'est toi qui gagnes. Que veux-tu ? la lête se monte. On n'est plus maître de soi. On a de l'amour-propre. On ne sait plus ce que l'on fait. Je t'en prie, une autre fois ne me traite pas de fripon.

— Soit ! répondit Zaffirini, la revanche... Tiens ! voici mon monchoir ; donne-moi le tien, pour étancher le sang.

— Ah ! tu es vraiment un brave cœur, Ercole. Tu n'a pas de rancune.

— Ni toi non plus, Leandro ?

— Non.

— Eh bien ! à toi d'ouvrir le jeu.

Et la revanche commença. Elle ne fut pas longue. Est-ce parce que Zaffirini se piqua de courtoisie ? Toujours est-il qu'à la cinquième passe, il ne tendit que deux doigts, en prononçant huit, tandis que son ami y allait de toute la main.

— Or, à présent, la belle ! dit-il du ton de la plus grande assurance ; mais d'abord buvons un coup : il doit y avoir deux verres dans la seconde bouteille.

— Tu m'excuseras de ne pas boire à la réussite de ce que tu souhaites ! objecta timidement Bertinazzi. Souffre que je ne boive qu'à ta santé.

— A la tienne, Leandro ! Et maintenant la bonne. C'est moi qui débute,

Tout en parlant, Zaffirini s'était rapproché de la lampe, afin de surveiller les mouvements, et Bertinazzi, un peu confus de sa première faute, l'avait imité, dans le louable dessein de n'autoriser du moins aucun soupçon.

— Six !

— Huit !

— Neuf !

— Quatre !

— Trois !

— Cinq !

— Deux !

— Sept !

— Deux !

— Trois !

— Trois !

— Deux !

— Ah ! tu essayes de me dépister !... Eh bien ! *tutta la baracca* ! dit Zaffirini d'une voix triomphante.

Bertinazzi, en effet, espérant qu'un subit écart de nombre pourrait le mettre en défaut, avait sournoisement allongé les cinq doigts de sa main.

— *Tutta la baracca* ! dit-il à son tour.

— *Tutta la baracca* ! riposta Zaffirini, haletant.

Fasciné, étourdi par cette répétition, Bertinazzi tomba, comme

un sot, dans le piège. Il garda toute sa main ouverte et dit une fois encore : *Tutta la baracca* ! sans remarquer à temps que son camarade avait instantanément fermé trois doigts de la sienne.

— Tu as perdu, *mio caro*, lui dit gaiement Zaffirini.

— J'ai perdu ? moi ? Non, je n'ai pas perdu !

— J'entends bien. Mais les conventions font tout. La troisième partie est à moi. Ce devait être la belle. Donc, si je gagne, c'est toi qui perds.

— Et tu t'imagines qu'on joue sérieusement une femme à la mourre ?

— Puisque tu as accepté !

— Mais nous n'avons pas joué le véritable jeu.

— Qu'importe !

— Il importe si bien, que c'est à recommencer.

— Nenni.

— Alors je ne retourne point à Chivasso.

— Prétendrais-tu demeurer à Ivree ?

— Tant qu'il me plaira.

— Pour flâner dans le magasin d'Amilcare, n'est-il pas vrai ?

— Pourquoi non ?

— Mais tu n'as donc plus d'honneur, Leandro ?

— Je n'ai plus d'honneur ! Rétracte tout de suite ce vilain mot, Ercole.

— Volontiers, si tu pars.

— Je ne partirai pas.

— Adieu, Leandro ! Il est temps de rentrer dans la salle.

Et Zaffirini, après avoir remis son couteau dans sa poche, se dirigea soudainement vers la porte ; mais d'un bon de chat, Bertinazzi y fut avant lui.

— Tu ne passeras point !

— Ote-toi de là, Leandro !

— Non ! ou reconnais que je suis homme d'honneur.

— Tu veux donc que je te marche sur le corps ?

— Toi ? toi ?

— Oui ! moi ! s'écria Zaffirini, furieux.

Le geste avait suivi la parole, plus prompt que l'éclair. Sa main droite frisa déjà Bertinazzi à l'épaule, afin de l'appréhender au collet. Celui-ci l'évita en se jetant de côté. Il avait emporté, lui aussi, son couteau. Il en lança un coup oblique, la poitrine effacée, à hauteur de visage, et frappa l'agresseur à la joue. Zaffirini, blessé, sauta d'un pas en arrière, à son tour, pour rouvrir son couteau.

— Brigand !

Et de la main gauche il en porta à Bertinazzi, en allongeant le bras, un coup violent, mais si bien calculé qu'il l'atteignit au-dessous de l'œil.

Tous deux aussitôt s'étant rués l'un sur l'autre et s'étreignant d'un bras nerveux, sans pouvoir se terrasser, allèrent, tout en pirouettant et battant les murs, culbuter la table où était posée la lampe. La lampe tomba, elle s'éteignit. La lutte, plus acharnée et plus terrible, acheva de s'exaspérer dans les ténèbres, et ce fut un vrai carnage.

IV

Au cris, aux hurlements, entrecoupés de jurons effroyables, que leur arrachaient la rage et la douleur, Fanfuglia, saisi d'épouvante, s'était précipité dans le salon. Franceschina le talonnait, soutenant de ses deux mains tremblantes la lampe qui éclairait la salle. A sa suite s'avancait, d'un pas prudent et en roulant sur une jambe, Cesare Lanza, non moins effaré qu'elle. Barbaretta et Benedetto s'étaient curieusement arrêtés sur le seuil.

En un tour de main, la lampe qui gisait à terre fut redressée et rallumée. Un double filet de lumière se répandit dans tous les recoins de la pièce. On aperçut les deux joueurs couchés sur le

flanc, l'un tout près de l'autre. Leurs doigts, leur visage, leurs habits dégouttaient de sang; la table, les chaises, le pavé, le papier des murs en étaient souillés.

— Miséricorde! mais qu'est-ce que tout cela signifie? demanda Franceschina d'une voix étranglée d'émotion par l'horreur d'un pareil spectacle.

— Je parie qu'ils avaient en tête une partie de mourre; ils nous ont quittés pour la finir, dit Fanfuglia, et les malheureux très-certainement se sont égorgés sur un coup douteux.

— Non! pas douteux! sur mon nom, sur l'honneur, j'ai gagné, je le jure! s'écria Zaffirini.

— Hélas! j'en conviens, dit Bertinazzi; je ne puis pas faire que ce ne soit la vérité pure: il a gagné.

— Gredin! C'était bien la peine de m'assassiner, dans ce cas?

— Tu oublies que c'est toi qui m'as assailli le premier, Ercole.

— Parce que j'étais indigné de ta mauvaise foi.

— Un peu de mauvaise foi n'est pas si criminelle, pauvre ami, lorsque pour une simple distraction l'on perd une aussi jolie fille que Barbaretta.

— Quoi! vous avez joué la petite à la mourre? dit en pouffant de rire Fanfuglia.

— Oui! partie, revanche et la belle! Est-ce donc si risible? repartit Zaffirini. N'avais-tu point exigé de nous, Amilcare, que celui des deux qui n'aurait pas le bonheur de plaire à Barbaretta, loin d'en conserver rancune, y renoncerait de bonne grâce? Nous avons cru simplifier la chose, en chargeant le sort, ou notre adresse, du soin de décider auquel écherrait l'obligation de laisser le champ libre à l'autre.

— Mais il y a longtemps que j'ai promis en secret ma nièce au fils de Cesare, intervint avec quelque hésitation Franceschina.

— Puisque c'était en secret, je m'en lave les mains, ma parole se trouve ainsi dégagée, dit Fanfuglia; allons, appelle Monica. Qu'elle apporte de l'eau, une éponge, des serviettes. Le mal qu'ils se sont fait n'est peut-être pas si grand qu'il le semble.

Monica, sur l'ordre de sa maîtresse, accourut, munie de tout ce qu'il fallait pour nettoyer et bander les blessures des deux illustres champions. Elles n'offraient heureusement aucune gravité. Leur visage était moins endommagé que le sang qui en coulait avec abondance n'avait donné lieu d'abord de le craindre. Le moral souffrait en eux bien plus que le corps. On les aida à se relever, pour les asseoir chacun sur une chaise; et Bertinazzi, qui ne perdait pas des yeux Benedetto, toujours debout sur le seuil du salon, à côté de Barbaretta, immobile et muette d'étonnement, dit à son camarade d'un ton de doux reproche:

— Avais-je donc tort, Ercole, de me défier du *bambino*?

— Basta! répondit Zaffirini, puisque la charmante Barbaretta ne peut être ni à l'un ni à l'autre, tant vaut-il, après tout, puisqu'il est bien bâti, le morveux, qu'elle appartienne à messerino Lanza!

Mais Bertinazzi, de plus en plus mélancolique, ne pouvait se faire à l'idée qu'il dût retourner à Chivasso sans avoir pris femme à Ivree.

— Encore, soupira-t-il de sa voix la plus suppliante et la plus persuasive, pendant que Monica lui appliquait une compresse d'eau salée au-dessous de l'œil, si la charitable signora, dont la main est si délicate, daignait agréer l'hommage de ma reconnaissance, en m'accordant le don inappréciable de son cœur!

— Votre servante, signor! repartit Monica, je ne suis pas d'humeur qu'un homme, quel qu'il soit, me joue à la mourre.

— Bien répondu! dit le coutelier; souviens-toi, chère enfant, qu'à dater de ce soir tu es ma femme.

— O Ercole! tout le monde se marie donc, excepté nous! reprit Bertinazzi, inconsolable. Comme on va nous tympaniser à Chivasso, lorsque quelque méchante langue y aura conté notre aventure d'Ivree!

A ce moment, trois coups secs, frappés à intervalles réguliers

sur les volets de la maison, eurent leur écho dans la solitude du magasin, et de là se propagèrent distinctement dans le salon. C'était évidemment un signal convenu avec quelque personne du dehors.

— Merci de nous! s'écria Zaffirini, qui s'était levé d'un soubresaut, afin de chercher une issue plus facile pour s'évader du logis; ne serait-ce point que la police nous a entendus quereller peut-être et vient nous arrêter?

— Eh! non; rassurez-vous, dit Fanfuglia; ce sont les deux autres nièces de ma femme, qu'elle avait averties de vous céder leur place à mon *pasto per convito* (repas prié, banquet, festin), parce que la table n'est pas assez grande pour plus de six convives, et qui viennent causer au dessert avec Barbaretta. Ne vous lamentez plus ainsi, pardieu! Tout peut encore s'arranger... Va leur ouvrir, Benedetto, et amène-les ici toutes les deux.

Presque immédiatement, on discerna le bruit de la porte, dont le battant entre-bâillé était discrètement repoussé à l'intérieur, puis des chuchotements, des pas indécis, de petits cris étouffés; et enfin on aperçut, derrière Barbaretta, dans la pénombre de la salle, deux frais minois encadrés d'un capuce de soie noire, qui se faufilaient devant Benedetto, à l'entrée du salon.

C'était, comme l'avait dit Fanfuglia, les deux autres nièces de sa femme, Giacinta et Chiaretta: l'une, l'aînée des trois sœurs; l'autre, la plus jeune, seize ans au plus. Elles avaient la physionomie spirituelle de leur sœur et toute la flamme humide de son regard. Mais Giacinta, svelte et souple, alerte dans ses allures, dépassait de toute la tête Chiaretta, dont les traits, un peu trop poupon pour son âge, ne différaient en rien de ceux d'un enfant, ce qui l'avait fait affubler, par sa tante, du sobriquet de *Bambolona*.

— Venez donc! leur dit paternellement Fanfuglia; voyez-vous ces deux hommes? Ce sont deux anciens amis de mon bataillon. Celui-là s'appelle Ercole Zaffirini, celui-ci Leandro Bertinazzi, et je sais que leur famille, qui est établie à Chivasso, ne lésinera pas sur la dot, le jour de leurs noces. Mais ce n'est point l'essentiel. Devinez-vous pourquoi tous les deux ont les mains et le visage en sang? Ils raffolaient de votre sœur Barbaretta, ils se la sont disputée à coups de couteau. Mais Franceschina l'avait promise à l'aimable Benedetto, fils unique de notre voisin Cesare Lanza; il est équitable, par conséquent, que Benedetto devienne son mari. O Giacinta! ô Chiaretta! sans mentir, sans vous flatter, vous êtes tout aussi aimables l'une que l'autre, chères nièces; et Bertinazzi et Zaffirini s'ennuient extraordinairement d'être célibataires. Quels vaillants épouseurs s'offrent à vous, grâce à la Providence! Et comme ils seront tendres, passionnés, obéissants, quand vous aurez acquiescé à la brûlante déclaration de tous les vœux qu'ils vous adressent par ma bouche! Choisissez ou qu'ils choisissent!

Mais ladite déclaration, si éloquente et si pathétique qu'elle fût, ne provoqua qu'un bruyant éclat de rire de la part de Giacinta et de Chiaretta, qui se laissèrent tomber, toutes rougissantes, dans les bras de Franceschina.

— Rire n'est pas répondre! dit avec un mécontentement affecté Fanfuglia.

— Si! si! dit Franceschina; remarque bien que si ce n'est pas oui, ce n'est pas non.

— A la bonne heure! reprit Fanfuglia, se radoucissant aussitôt. Et sans désespérer, interpellant Zaffirini, puis Bertinazzi, il leur dit galamment:

— Puisqu'elles refusent de choisir, choisissez, vous!

— Je prends la grande, dit d'un ton imposant Zaffirini, toujours debout.

Bertinazzi s'était tenu jusque-là tranquille sur sa chaise. Cette fière initiative l'indisposa sans doute, car, d'un brusque haut-le-corps, il fut sur pied à côté de lui, afin de mieux protester.

— Tu prends! tu prends! grommela-t-il; je ne dis pas que la petite ne me plaise, au fond, et beaucoup. Mais tu n'as pas le droit de trancher, comme tu le fais. Nous pourrions, ce me semble, pour

vider le débat, commencer une autre partie de moure, le véritable jeu, cette fois-ci, et...

— Tu perdras! répliqua sans se déconcerter Zaffirini.

— Tu crois? eh bien! d'accord. J'aime autant ne pas jouer. D'ailleurs, je n'aurai pas, au moins, la mortification de quitter Ivree sans quelque jolie fille à mon bras.

— Tu te trompes, Leandro, si tu supposes que ce soit par esprit de domination que j'ai jeté mon dévolu sur la grande, poursuit Zaffirini; non: c'est simplement par esprit de justice, et afin que tout demeure égal entre nous, puisque nous avons l'un pour l'autre une amitié qui n'est pas seulement à toute épreuve, mais encore parfaitement égale.

— Je ne comprends pas.

— Écoute-moi bien. Peux-tu nier, en comparant notre taille, que je n'aie deux pouces de moins que toi?

— Je ne m'en estime pas davantage, Ercole.

— Et tu as raison. Or, n'est-il pas lumineux comme le soleil en plein midi que, nous mariant tous les deux, le même jour, dans la famille d'Amilcare, nous devons épouser, moi la grande, et toi la petite, afin que la balance soit rétablie entre conjoints et entre amis?

— Je n'y avais pas songé, Ercole; je me rends. Pardonne-moi. C'est clair, c'est admirable. Je n'ai certes pas moins de cœur que toi, mais le Ciel l'a départi un génie supérieur. Je t'adresserai les paroles que le roi Galant-Homme dit aux bersagliers de notre bataillon, le soir de San-Martino: « Enfants du Piémont, vous êtes grands comme le monde! »

— Eh! vive, vive l'Italie! s'écria Fanfuglia, transporté d'allégresse; quatre mariages en un jour! Quel fameux repas de nocce ça va me faire! Trente couverts au moins, en nous comptant, ma femme et moi, et tous les membres de la famille, car je veux, entendez-vous bien? que la cérémonie ait lieu ici même. Je me distinguerai. Le banquet sera magnifique. On en parlera dans la ville. J'obtiendrai la concession du buffet de la gare... Ah! ah! c'est que je me sens autant d'appétit que peuvent en avoir les princes de la maison de Savoie. Ils sont en train de croquer feuille à feuille l'*artichaut* tout entier de l'Italie. Je finirai, moi, par accaparer, un jour, les buffets de toutes les gares de la Péninsule!

— Amen! dit Franceschina, corroborant son pronostic d'un irrécusable signe de croix; nous serons tous millionnaires.

Augustin CHEVALIER.

LA MENDIANTE

Cette mendiante farouche,
Adossée à l'angle d'un mur,
Contemple un morceau de pain dur
Avant de le mettre à sa bouche.

Pour elle, pauvre, ou pour un chien,
Cette croûte, aumône bourrue
Du hasard, gisait dans la rue;
Cette croûte vaut mieux que rien.

D'ailleurs, midi flambe et l'inonde,
— Car midi luit pour tout le monde; —
Il étale un rayon vermeil

Sur ce pain: — et la vagabonde,
Dans un flot de lumière blonde,
A l'air de manger du soleil.

André GILL.

LA DERNIÈRE CLASSE

(RÉCIT D'UN PETIT ALSACIEN.)

Ce matin-là j'étais très en retard pour aller à l'école, et j'avais grand peur d'être grondé, d'autant que M. Hamel nous avait dit qu'il nous interrogerait sur les participes, et je n'en savais pas le premier mot. Un moment l'idée me vint de manquer la classe et de prendre ma course à travers champs. Le temps était si chaud, si clair! On entendait les merles siffler à la lisière du bois, et dans le pré Rippert, derrière la scierie, les Prussiens qui faisaient l'exercice. Tout cela me tentait bien plus que la règle des participes; mais j'eus la force de résister, et je courus bien vite vers l'école.

En passant devant la mairie, je vis qu'il y avait du monde arrêté près du petit grillage aux affiches. Depuis deux ans, c'est de là que nous sont venues toutes les mauvaises nouvelles, les batailles perdues, les réquisitions, les ordres de la commandature; et je pensai sans m'arrêter: « Qu'est-ce qu'il y a encore? » Alors, comme je traversais la place en courant, le forgeron Wachter, qui était là avec son apprenti en train de lire l'affiche, me cria: — « Ne te dépêche pas tant, petit; tu y arriveras toujours assez tôt à ton école. » Je crus qu'il se moquait de moi, et j'entraî tout essouffé dans la petite cour de M. Hamel.

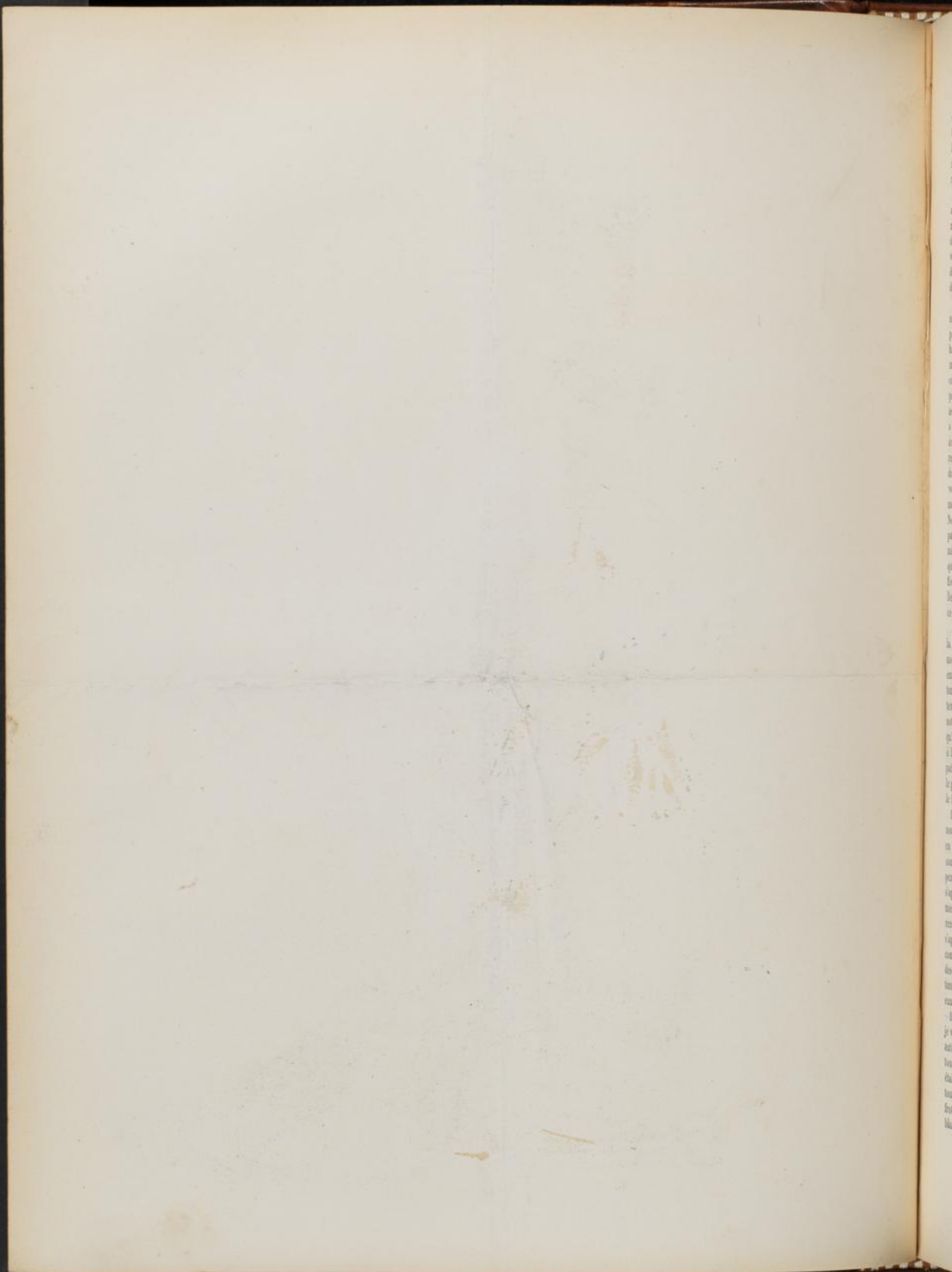
D'ordinaire, au commencement de la classe il se faisait un grand tapage qu'on entendait jusque dans la rue: les pupitres ouverts, fermés, les leçons qu'on répétait très-haut tous ensemble en se bouchant les oreilles pour mieux apprendre, et la grosse règle du maître qui tapait sur les tables: « Un peu de silence! » Je comptais sur tout ce train pour gagner mon banc sans être vu; mais justement ce jour-là tout était tranquille, comme un matin de dimanche. Par la fenêtre ouverte, je voyais mes camarades déjà rangés à leurs places, et M. Hamel, qui passait et repassait avec la terrible règle en fer sous le bras. Il fallut ouvrir la porte et entrer au milieu de ce grand calme. Vous pensez, si j'étais rouge et si j'avais peur. Eh bien, non, M. Hamel me regarda sans colère et me dit très-doucement: « Va vite à ta place, mon petit Frantz; nous allons commencer sans toi. » J'enjambai le banc et je m'assis tout de suite à mon pupitre. Alors seulement, un peu remis de ma frayeur, je remarquai que notre maître avait sa belle redingote verte, son jabot plissé fin et la calotte de soie noire brodée qu'il ne mettait que les jours d'inspection ou de distribution de prix. Du reste, toute la classe avait quelque chose d'extraordinaire et de solennel. Mais ce qui me surprit le plus, ce fut de voir au fond de la salle, sur les bancs qui restaient vides d'habitude, des gens du village assis et silencieux comme nous, le vieux Hauser avec son tricorne, l'ancien maire, l'ancien facteur, et puis d'autres personnes encore. Tout ce monde-là paraissait triste; et Hauser avait apporté un vieil abécédaire mangé aux bords, qu'il tenait grand ouvert sur ses genoux, avec ses grosses lunettes posées en travers des pages.

Pendant que je m'étonnais de tout cela, M. Hamel était monté dans sa chaire, et de la même voix douce et grave dont il m'avait reçu, il nous dit: « Mes enfants, c'est la dernière fois que je vous fais la classe. L'ordre est venu de Berlin de ne plus enseigner que l'allemand dans les écoles de l'Alsace et de la Lorraine... Le nouveau maître arrive demain. Aujourd'hui, c'est votre dernière leçon de français. Je vous prie d'être bien attentifs. »

Ces quelques paroles me bouleversèrent. Ah! les misérables, voilà ce qu'ils avaient affiché à la mairie.

Ma dernière leçon de français!... Et moi qui savais à peine écrire. Je n'apprendrais donc jamais. Il faudrait donc en rester là... Comme je m'en voulais maintenant du temps perdu, des classes manquées à courir les nids ou à faire des glissades sur la Saar! Mes livres que tout à l'heure encore je trouvais si ennuyeux,





si lourds à porter, ma grammaire, mon histoire sainte me semblaient à présent de vieux amis qui me feraient beaucoup de peine à quitter. C'est comme M. Hamel. L'idée qu'il allait partir, que je ne le verrais plus, me faisait oublier les punitions, les coups de règle.

Pauvre homme ! C'est en l'honneur de cette dernière classe qu'il avait mis ses beaux habits du dimanche, et maintenant je comprenais pourquoi ces vieux du village étaient venus s'asseoir au bout de la salle. Cela semblait dire qu'ils regrettaient de ne pas y être venus plus souvent à cette école. C'était aussi comme une façon de remercier notre maître de ses quarante ans de bons services, et de rendre leurs devoirs à la patrie qui s'en allait...

J'en étais là de mes réflexions, quand j'entendis appeler mon nom. C'était mon tour de réciter. Que n'aurais-je pas donné pour pouvoir dire tout au long cette fameuse règle des participes, bien haut, bien clair, sans une faute ; mais je m'embrouillai aux premiers mots, et je restai debout à me balancer dans mon banc, le cœur gros, sans oser lever la tête. J'entendais M. Hamel qui me parlait : « Je ne te gronderai pas, mon petit Frantz, tu dois être assez puni... voilà ce que c'est. Tous les jours on se dit : « Bah ! » j'ai bien le temps. J'apprendrai demain. » Et puis tu vois ce qui arrive. Ah ! c'a été le grand malheur de notre Alsace de toujours remettre son instruction à demain. Maintenant ces gens-là sont en droit de nous dire : « Comment ! vous prétendiez être Français et vous ne savez ni parler ni écrire votre langue ! » Dans tout ça, mon pauvre Frantz, ce n'est pas encore toi le plus grand coupable. Nous avons tous notre bonne part de reproches à nous faire. Vos parents n'ont pas assez tenu à vous voir instruits. Ils aimaient mieux vous envoyer travailler à la terre ou aux filatures pour avoir quelques sous de plus. Moi-même, n'ai-je rien à me reprocher ? Est-ce que je ne vous ai pas souvent fait arroser mon jardin au lieu de travailler ? Et quand je voulais aller pêcher des truites, est-ce que je me gênais pour vous donner congé ?... »

Alors, d'une chose à l'autre, M. Hamel se mit à nous parler de la langue française, disant que c'était la plus belle langue du monde, la plus claire, la plus solide ; qu'il fallait la garder entre nous et ne jamais l'oublier, parce que, quand un peuple tombe esclave, tant qu'il tient bien sa langue, c'est comme s'il tenait la clef de sa prison... Puis il prit une grammaire et nous lut notre leçon. J'étais étonné de voir comme je comprenais. Tout ce qu'il disait me semblait facile. Je crois aussi que je n'avais jamais si bien écouté, et que lui non plus n'avait jamais mis autant de patience à ses explications. On aurait dit qu'avant de s'en aller le pauvre cher homme voulait nous donner tout son savoir, nous le faire entrer dans la tête d'un seul coup.

La leçon finie, on passa à l'écriture. Pour ce jour-là, M. Hamel nous avait préparé des exemples tout neufs, sur lesquels était écrit en belle ronde : *France, Alsace, France, Alsace...* Cela faisait comme des petits drapeaux qui flottaient tout autour de la classe pendus à la tringle de nos pupitres. Il fallait voir comme chacun s'appliquait, et quel silence ! On n'entendait rien que le grince-ment des plumes sur le papier. Un moment des hannetons entrèrent, mais personne n'y fit attention, pas même les tout petits qui s'appliquaient à tracer leurs bâtons, avec un cœur, une conscience, comme si cela encore était du français... Sur la toiture de l'école, des pigeons roucoulaient tout bas, et je me disais en les écoutant : « Est-ce qu'on ne va pas les obliger à chanter en allemand eux aussi ? »

De temps en temps, quand je levais les yeux de dessus ma page, je voyais M. Hamel, immobile dans sa chaire et fixant les objets autour de lui, comme s'il avait voulu emporter dans son regard toute sa petite maison d'école... Pensez ! depuis quarante ans, il était là, à la même place, avec sa cour en face de lui et sa classe toute pareille. Seulement les bancs, les pupitres s'étaient polis, frottés par l'usage, les noyers de la cour avaient grandi, et le houblon qu'il avait planté lui-même enguirlandait maintenant les

fenêtres jusqu'au toit. Quel crève-cœur ce devait être pour ce pauvre homme de quitter tout cela, et d'entendre sa sœur qui allait, venait, dans la chambre au-dessus, en train de fermer leurs malles ! car ils allaient partir le lendemain, s'en aller du pays, pour toujours.

Tout de même il eut le courage de nous faire la classe jusqu'au bout. Après l'écriture, nous eûmes la leçon d'histoire ; ensuite les petits chantèrent tous ensemble le *BA BE BI BO BU*. Là-bas au fond de la salle, le vieux Hauser avait mis ses lunettes, et, tenant son abécédaire à deux mains, il épelait les lettres avec eux. On voyait qu'il s'appliquait lui aussi ; sa voix tremblait d'émotion, et c'était si drôle de l'entendre, que nous avions tous envie de rire et de pleurer. Ah ! je m'en souviendrai de cette dernière classe...

Tout à coup l'horloge de l'église sonna midi, puis l'Angelus. Au même moment les trompettes des Prussiens qui revenaient de l'exercice éclatèrent sous nos fenêtres... M. Hamel se leva, tout pâle, dans sa chaire. Jamais il ne m'avait paru si grand.

« Mes amis, dit-il, mes amis, je... je... »

Mais quelque chose l'étouffait. Il ne pouvait achever sa phrase.

Alors il se tourna vers le tableau, prit un morceau de craie, et en appuyant de toutes ses forces, il écrivit aussi gros qu'il put : « VIVE LA FRANCE. » Puis il resta là, la tête appuyée au mur, et, sans parler, avec sa main il nous faisait signe : « C'est fini... allez-vous-en. »

Alphonse DAUDET.

LEÇONS DE BONTÉ

La bonté s'étend beaucoup plus loin que la justice. Les animaux eux-mêmes doivent être l'objet de notre bonté. Ainsi nourrir des chevaux lorsqu'ils sont épuisés de travail, des chiens lorsqu'ils ont vieilli avec nous, c'est le propre d'un homme bon et digne d'estime.

Le peuple d'Athènes, après avoir bâti le Parthénon, décida que toutes les bêtes de charge qui avaient travaillé à la construction de cet édifice paieraient en liberté le reste de leur vie. Un de ces animaux vint un jour, de lui-même, se présenter au travail ; il se mit à la tête des bêtes de somme qui traînaient des chariots à la citadelle, et, marchant devant elles, semblait les exhorter et les animer à l'ouvrage. Les Athéniens ordonnèrent par un décret que cet animal serait nourri jusqu'à sa mort aux dépens du trésor public.

Près du tombeau de Cicéron, on voit encore la sépulture des juments qui lui avaient fait remporter trois fois le prix aux jeux olympiques.

Lorsque le peuple, sur le conseil de Thémistocle, quitta la ville, à l'approche de Xerxès dont l'armée avait forcé les Thermopyles, pour se retirer sur les vaisseaux à Salamine, et que Xantippe l'Ancien, père du célèbre Périclès, s'embarqua avec tous les autres citoyens, son chien suivit à la nage la galère où était son maître, et expira en atteignant le rivage. Xantippe l'inhuma sur la côte, où l'on voit encore son tombeau, qu'on appelle *Cynoséma* (la sépulture du chien).

On doit s'accoutumer à être doux et humain envers les animaux, ne fût-ce que pour faire l'apprentissage de l'humanité à l'égard des hommes. Pour moi, je ne voudrais pas même vendre un bœuf qui aurait vieilli en labourant mes terres ; à plus forte raison, je me garderais bien de renvoyer un vieux domestique, de le chasser de la maison où il a vécu longtemps et qu'il regarde comme sa patrie...

PLUTARQUE.

XAVIER EYMA

En publiant, il y a quelques jours, une charmante nouvelle intitulée : *Trop belle et trop laide*, nous ne pensions pas avoir si tôt à enregistrer la mort de l'auteur. Xavier Eyma a succombé à une pleurésie aiguë dont les effets ont été foudroyants. Il était né à la Martinique le 16 octobre 1816.

Après avoir prêté aux journaux dont nous nous occupons une collaboration assidue, il en avait été séparé par la politique jusqu'au jour où le journalisme l'avait rendu au roman. C'était un homme aimable, que ses amis tenaient en grande estime et dont ils garderont longtemps le meilleur souvenir.

Il avait fait plusieurs voyages en Amérique et en avait rapporté le sujet de divers romans, tels que les *Peaux rouges*, les *Peaux noires*, la *Chasse à l'esclave*. Il a laissé, en outre, de bonnes études sur les institutions et les mœurs américaines.

R. H.

REVUE DES MAGASINS

Il va falloir se *regalotter* sur toutes les coutures; la *Ville de Lyon* s'est prononcée à ce sujet en se pourvoyant d'une quantité et d'une variété infinie de galons. Les femmes n'ont plus qu'à s'incliner et à rendre visite à ce magasin (rue de la Chaussée-d'Antin, 6), sachant bien qu'en matière de garnitures nouvelles et élégantes, il est impossible de trouver mieux ailleurs.

Énumérons la série des galons nouveaux : *galon chevron* en noir et en couleur, sur commande et échantillon, existant en toutes grandeurs; *galon broché* à dessins en relief, et en plusieurs jolies dispositions; *galon mohair à jour*, charmant modèle, d'une souplesse précieuse, auquel un grand succès est assuré. Ces différents modèles sont en laine. En outre, la *Ville de Lyon* possède un grand choix de franges en laine, aussi soyeuses que si elles étaient en soie, très-bien assorties de genre et de finesse aux différents galons que nous venons de nommer. N'oublions pas un élégant *galon de velours*, à jours de soie, auquel on ajoute à volonté des soutaches d'or, d'argent, d'acier, passées dans les jours et qui donnent beaucoup de richesse à ce galon déjà si riche par lui-même. Enfin, nous citerons le galon tout à jour en or et le même modèle en argent, avec de jolies dentelles assorties, tous deux d'une extrême délicatesse de réseau.

Nous devons ajouter que la *Ville de Lyon* offre des boutons assortis à ces divers galons; la forme boule domine; il y en a en mohair, quadrillés, en or et argent.

Nous ne ferons qu'indiquer aujourd'hui de merveilleux rubans de gaze brochée, le succès du jour, et une gaze en pièce, tout à fait exclusive à la *Ville de Lyon* qui en tire mille fantaisies fashionnables sur lesquelles nous reviendrons prochainement.

— Quand on arrive au renouvellement d'une saison, on s'aperçoit vite qu'une machine à coudre est un meuble de première utilité pour une famille. Avec ce précieux concours, une femme adroite se passe de couturière et de lingère. Nos lectrices le pourraient mieux que personne, vu la grande quantité de modèles et de patrons que le journal leur donne. Aussi, ne craignant pas de répéter plusieurs fois le même conseil, nous insisterons sur les qualités de la machine à coudre *Wheeler et Wilson*, l'une des meilleures qui existent, sinon la plus parfaite (sa fabrication annuelle atteint le chiffre de 176 088 machines). C'est, du reste, la seule qui ait obtenu une médaille d'or à l'Exposition universelle de Paris en 1867. En 1862, à Londres, on lui avait décerné le premier prix.

La machine *Wheeler et Wilson* se distingue particulièrement de toutes les machines à coudre ordinaires par la facilité avec laquelle on peut la faire fonctionner; au besoin, le mouvement d'une seule des pédales suffit. Avec cela, elle est silencieuse, avantage inappréciable dans une famille, où l'on peut la faire manœuvrer par la personne la plus délicate et en présence de tous sans fatiguer personne.

Le prix de cette gentille machine est de 225, 250, ou 275 fr., selon qu'on choisit le n° 3 (machine vernie), le n° 2 (machine vernie et dorée) ou le n° 1 (machine argentée). Les demandes doivent être adressées à M. Henry SEELING, agent pour la France de la compagnie *Wheeler et Wilson*, boulevard Sébastopol, 70; boulevard Bonne-Nouvelle, 37; ou bien rue Neuve-des-Petits-Champs, 97; ce sont les trois dépôts de Paris.

— La parfumerie Ed. PINAUD a des procédés particuliers pour donner à tous ses produits (savons, eaux de toilette, crèmes froides, pommades, essence de mouchoir, sachets, sultanes, etc.) la quintessence parfumée d'une plante ou d'une fleur.

Pour peu qu'on ait des habitudes élégantes, on mettra une certaine harmonie dans l'ensemble des parfums qui servent aux soins habituels de la toilette. Telle personne choisira la *violette de Parme*, telle autre le *bouquet d'Ixora*; celui-ci préférera l'*Oppopanax*, celui-là le *Ylang-Ylang*.

C'est afin de répondre à ces légitimes désirs que la maison Ed. Pinaud a composé plusieurs séries de produits aux différents parfums que nous venons d'énumérer. Il suffit donc de bien spécifier en ce sens dans la demande qu'on adressera boulevard des Italiens, 30, ou boulevard de Strasbourg, 37, pour obtenir ce qu'on veut.

Le *lait d'Hébé*, comme eau de toilette, et le *savon au suc de laitue* sont deux préparations exquises dont M. Ed. Pinaud peut se montrer fier: aucune composition de ce genre n'a rendu de plus réels services à la beauté. Sous leur salubre influence, la peau s'adoucit, prend une souplesse, une blancheur et un éclat enchanteurs. Avis à toutes les femmes!

— Au milieu de toutes les dentelles blanches, crème écriue, qui sont le succès du jour, la *dentelle Clovis* mérite d'être signalée par ses qualités exceptionnelles. Elle est en vrai fil *coure de lin*, par conséquent d'une solidité parfaite qui lui permet de supporter tous les blanchissages possibles. La maison CALISTE (rue Neuve-Saint-Augustin, 23) en a la propriété exclusive; on trouve donc chez elle un choix très-varié de dentelle, d'entre-deux et même d'écharpes en *dentelle Clovis*, en blanc écriu et en un mélange de ces deux teintures.

Envoi d'échantillons contre un timbre de 25 centimes.

SPÉCIALITÉS

L'*Eau Figaro* se distingue, entre toutes les teintures pour les cheveux, par des qualités assez sérieuses pour que le public la prenne en considération. Les substances qui la composent sont hygiéniques et approuvées par des chimistes et des médecins compétents; enfin, ses vertus comme teinture sont incontestables.

Une fois la confiance bien établie et la résolution prise de profiter de l'occasion, il ne faut plus que choisir le numéro d'ordre de cette *Eau Figaro*; car il y en a trois, répondant chacun à un degré de force, qui amène un résultat définitif plus ou moins vite.

L'*Eau Figaro 1^{er} degré* est une teinture progressive pour laquelle huit jours d'emploi sont nécessaires. Pour l'*Eau Figaro 2^e degré*, deux jours suffisent; tandis que l'effet de l'*Eau Figaro 3^e degré* est instantané.

C'est à la SOCIÉTÉ D'HYGIÈNE FRANÇAISE (boulevard Bonne-Nouvelle, 4), qu'on doit adresser toutes les demandes, en les formulant avec clarté afin d'éviter toute erreur. La *Pommade Figaro* possède les mêmes propriétés que l'*Eau*.
M. D'A.

SOMMAIRE DU 2^e NUMÉRO D'AVRIL 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M^{me} MARY D'AUBERVILLE. — A nos abonnées. — Chronique mondaine, par BACHAUMONT. — *La Mourre*, nouvelle, par M. Augustin CHEVALIER. — *La Mendicante*, poésie, par M. André GILL. — *La dernière classe*, récit d'un petit Alsacien, par M. Alphonse DAUDET. — Leçons de bonté, d'après Plutarque. — Xavier EYMA, par R. H. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure n° 1312 C, dessin de M. Jules DAVID: toilettes de courses. — Gravure n° 1313 D (substituée), dessin de M. E. THIRION: chapeaux et lingerie. — Figurine L. n° 77 (annexe spéciale à l'édition n° 3): toilette de visite.

Dans le texte: P. n° 307, dessin de M. E. PRÉVAL, costumes d'enfants. — G. n° 618, dessin de M. E. THIRION: chapeaux et lingerie. — DG. n° 620, dessin de M. E. PRÉVAL: toilettes de promenade et confections nouvelles.

ROUVENAT (☞) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.